

DISSERTATION

N° 178.

SUR LES CAUSES DE LA STÉRILITÉ

CONSIDÉRÉE DANS LE MARIAGE ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris ,
le 10 août 1818, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ,*

PAR LOUIS-ANNE-PHILIPPE COMBET, de Béon ,

Département de l'Ain.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

VIRG.

A PARIS ,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE ,

Imprimeur de la Faculté de Médecine , rue des Maçons-Sorbonne , n.° 15.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

	M. LEROUX, Doyen.
	M. BOURDIER.
	M. BOYER.
	M. CHAUSSIER.
	M. CORVISART.
	M. DEYEUX.
	M. DUBOIS.
	M. HALLÉ, <i>Examineur.</i>
	M. LALLEMENT, <i>Examineur.</i>
	M. PELLETAN, <i>Examineur.</i>
	M. PERCY, <i>Examineur.</i>
<i>Professeurs.</i>	M. PINEL.
	M. RICHARD.
	M. THILLAYE.
	M. DES GENETTES.
	M. DUMÉRIL.
	M. DE JUSSIEU.
	M. RICHERAND, <i>Président.</i>
	M. VAUQUELIN.
	M. DESORMEAUX.
	M. DUPUYTREN.
	M. MOREAU.
	M. ROYER-COLLARD, <i>Examineur.</i>

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MONSIEUR COMBET,

AVOCAT.

En dédiant cet acte inaugural à mon père , à mon meilleur ami , j'éprouve un plaisir inexprimable. L'amitié sans borne qu'il a toujours eue pour moi , l'intérêt qu'il a pris à mes études m'assurent que l'hommage de mes efforts lui sera agréable ; qu'il daigne l'agréer comme l'expression de mon respect et de la plus vive reconnaissance.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER RICHERAND,

Professeur de la Faculté de Médecine , et Chirurgien en chef de
l'hôpital Saint-Louis.

*Pour le remercier de la bienveillance qu'il m'a témoignée
durant le cours de mes études médicales.*

L. A. COMBET.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

DISSERTATION

SUR LES CAUSES DE LA STÉRILITÉ

CONSIDÉRÉE DANS LE MARIAGE.

De la Stérilité.

UNE grande puissance régit tout l'univers, et manifeste sa présence dans tous les corps qui le composent, par l'action de deux forces générales. L'une, que *Newton* nous a le premier fait connaître sous le nom d'*attraction*, tend à rassembler des molécules similaires pour en former des corps simples, ou bien à réunir ces dernières à d'autres d'une nature différente avec lesquelles elle a plus ou moins d'analogie, pour en composer des masses qu'elle pousse incessamment vers le centre de la terre; les corps bruts sont soumis à ses lois. Les êtres organisés ne sont plus simplement sous la dépendance de cette attraction moléculaire, ils ont encore en eux une seconde force qui préside à la composition et à l'assimilation de leurs parties, en borne l'accroissement et en détermine les formes; c'est elle qui, réunie aux matières premières qu'elle a organisées, constitue la vie. Je crois ce dernier principe répandu dans toute la nature, et il ne devient sensible pour nous que lorsqu'il trouve des instrumens capables de l'en séparer en partie et

de l'isoler pendant un certain laps de temps. Qui peut affirmer que ce n'est pas un fluide semblable à l'électrique , au magnétique ; qu'il n'est pas lui-même composé de ces deux derniers et de plusieurs autres qui nous sont encore inconnus , et que c'est des diverses proportions de ses composans que résultent la variété des êtres organisés et leur différence ? Quoi qu'il en soit , il me suffit de savoir qu'il existe, que tous les êtres vivans le possèdent, et qu'ils ne peuvent en jouir que dans un temps donné, durant une période duquel ils ont le pouvoir de le transmettre à des individus de la même espèce qu'ils ont la faculté de procréer. C'est de l'impuissance à accomplir ce but de la nature que résulte la stérilité , qui fait le sujet de cette dissertation.

La mort des êtres organisés rendrait bientôt au réservoir commun ce principe qui serait entièrement perdu pour la formation de nouveaux sujets , si la souveraine Intelligence ne s'était réservé le moyen d'en éterniser l'action. C'est dans la disposition des organes générateurs que brille toute sa prévoyance ; elle a voulu par leur entremise le perpétuer dans les différentes races, et semble n'avoir accordé la vie aux divers individus qui les composent que pendant le temps nécessaire à l'accomplissement de ce grand œuvre. Pour les y disposer, elle leur redouble ses soins et les pare de tous les attraits. Cessent-ils d'obéir à cette impérieuse loi , elle les délaisse impitoyablement , leur retire ces grâces , cette riche parure qu'elle leur avait prodiguées , et qui les rendait si intéressans : les végétaux perdent leurs fleurs et leur verdure , jaunissent, et ne fixent plus aucun regard : les animaux deviennent en aversion pour les plus jeunes , qui les maltraitent et les fuient : et il en serait sans doute ainsi parmi nous , si l'éducation , en modifiant nos dispositions innées , ne nous rappelait les bienfaits que nous avons reçus de nos vieux parens , et si la reconnaissance que nous en conservons ne changeait cet éloignement en vénération et en respect.

Je dirai donc que la stérilité est un état contraire aux lois de

l'ordre ; qu'elle interrompt le mouvement perpétuel qui consiste , à proprement parler , dans la multiplication et la métamorphose continuelle des êtres. Si tous en étaient à la fois frappés , ils seraient bientôt tous confondus avec la matière , et n'obéiraient plus qu'à ses lois. Heureusement que quelques individus seulement en sont affectés ; aussi doit-on la regarder chez eux comme l'effet d'un trouble dans les propriétés vitales dont je vais tâcher de développer les causes principales , afin de pouvoir leur opposer une méthode de traitement capable de les prévenir , ou du moins d'en faire disparaître quelques-unes.

Une des causes principales de stérilité me paraissant dépendre du principe même de vie qui souvent n'est élaboré qu'imparfaitement pour opérer la conception , je me crois obligé , avant d'aller plus loin , de dire quelle est ma croyance sur la manière dont s'exécute la génération.

J'ai déjà avancé que je considérais le principe de vie comme un fluide particulier extrêmement subtile , répandu dans toute la nature ; que tous les êtres avaient des organes non-seulement pour le transmettre , mais encore pour le sécréter ; s'il en était autrement , l'époque de leur conjonction serait le terme de leur existence , et l'amour (1) , ce sentiment si doux , si impérieux , serait le signal de leur mort.

Si la nature, sans cesse occupée de la conservation des êtres , emploie quelquefois les procédés les plus simples pour les propager , tel qu'on l'observe dans quelques végétaux et dans les dernières classes du règne animal , lesquels , sans avoir besoin d'organes particuliers , ni de rapprochement quelconque , peuvent se perpétuer par la simple division d'une de leurs parties ; d'autres fois elle développe dans ses opérations de grandes complications : elle a voulu que les autres êtres fussent munis de deux séries d'organes caracté-

(1) Amour , excitateur des facultés génératrices.

ristiques des sexes, qu'elle a réunis sur le même individu dans quelques familles, et (1) qu'elle a affectés à deux sujets différens dans un grand nombre d'autres.

Le premier, *sexe mâle*, paraît uniquement destiné à élaborer dans un appareil d'organes particuliers le principe de vie qu'il transmet ensuite par le moyen de la liqueur séminale qui lui sert d'enveloppe ou de conducteur. Cette faculté de ce sexe avait été déjà sentie et admise par *Diogène*, *Hippon*, et toute la secte des stoïciens. Ces philosophes en avaient sans doute puisé l'idée dans ce passage de la Genèse, qui nous apprend que Dieu, après avoir créé l'homme à son image, c'est-à-dire, après lui avoir communiqué le principe de vie et la faculté de le transmettre, n'eut besoin pour former la femme que de lui enlever une portion de son corps. Comme il ne m'appartient point de décider pourquoi il préféra une côte, je me contenterai de ne voir dans cette action divine que la soustraction d'un peu de la matière de l'homme animée, d'où résultât un individu séparé, qui n'était que le complément de son être. Ne répétons-nous pas cet acte de la Divinité lorsque nous multiplions par boutures certaines espèces d'animaux et de végétaux, dont les cayeux, les marcottes, drageons portent avec eux assez de principe de vie pour la conservation de leur individu. Il est à observer que dans les familles dioïques il n'est guère que les femelles qu'on puisse propager par bouture ; ce qui prouve, comme l'observe le docteur *Virey*, que la femelle est la tige essentielle à la propagation de l'espèce, et que le mâle n'en est que l'auxiliaire ou l'excitateur.

Si le premier des sexes reçut en partage la faculté de transmettre le fluide vivificateur, le second, *sexe féminin*, eut dans son lot la formation des germes et le soin de fournir à leur nutrition, alors même que, par l'effet de l'animalisation, ils devenaient pour ainsi dire corps étrangers dans le sein de la mère : *Mulier propter uterum condita est.*

(1) Parmi ceux-ci il en est chez lesquels chaque individu a besoin d'un individu pareil, qu'il féconde et dont il est fécondé.

D'après ce qui vient d'être dit, il est certain que la conception ne peut avoir lieu sans le concours mutuel des deux sexes, et sans leur union intime, suivant l'opinion généralement reçue.

Ces conditions remplies ne sont pas toujours suffisantes pour opérer la fécondation ; il est encore nécessaire, 1.^o que les organes générateurs jouissent d'un certain état de développement et de vigueur ; 2.^o qu'il n'y ait aucun vice de conformation qui mette obstacle à l'union des sexes ; 3.^o que les produits à fournir par chacun des sexes en particulier soient suffisamment élaborés ; 4.^o qu'il y ait une certaine harmonie entre le mâle et la femelle ; 5.^o que les parties de la femme destinées à recevoir l'embryon jouissent d'un état de santé convenable, afin qu'elles ne puissent nuire à la transmission de la semence, ni contrarier le séjour et le développement du produit de la conception.

L'absence d'une de ces conditions doit produire la stérilité, soit dans les végétaux, soit dans les animaux. Mon but n'étant point de l'envisager dans toutes les espèces, je n'étudierai que celle qu'on observe dans la race humaine, et je rapporterai les causes qui lui donnent naissance aux cinq chefs que je viens d'indiquer.

§. I^{er}. *Les organes générateurs doivent avoir un certain état de développement et de vigueur.*

Si l'espèce humaine a reçu le pouvoir de se livrer au plaisir presque en tout temps, elle n'a pas la faculté de se reproduire à tout âge. La puberté est la première époque où elle peut satisfaire à ce besoin, lorsque aucun vice de conformation ou quelques maladies n'y mettent point obstacle. Fixer l'époque où elle commence et celle où elle finit est chose presque impossible, puisqu'elle varie chez les différents peuples, suivant les climats, l'idiosyncrasie des individus, leur genre de vie, leur éducation, et les diverses maladies originaires ou acquises dont ils peuvent être affectés. On a vu chez certaines na-

tions des enfans de huit à neuf ans (1) devenir pères, et jusqu'à des centenaires obtenir la même faveur. On observe assez généralement que chez les Orientaux, qui sont pubères de dix à douze ans, la faculté de se reproduire se perd dès l'âge de vingt-huit à trente, et ils ont besoin eux-mêmes, alors pour remplir le devoir conjugal, d'avoir recours aux excitans les plus forts. Chez les peuples du nord, au contraire, la puberté se développant plus tard, ils conservent leur fécondité jusqu'à un terme plus reculé, ce qui a lieu, pour les femmes, de quarante à cinquante ans, et pour les hommes, de cinquante à soixante. En général, ces diverses époques ne sont qu'approximatives et offrent une infinité d'exceptions.

C'est assez d'avoir indiqué ces causes de stérilité qui, ne dépendant que du défaut de développement des individus et de la diminution des forces assimilatrices, rentrent dans le domaine des lois physiologiques.

§. II. *Vices de conformation.*

Pour être propre à la reproduction, il ne suffit pas que l'homme et la femme jouissent d'un certain degré de force et de vitalité; il faut encore que leurs organes reproducteurs ne soient pas affectés de vices de conformation. Lorsqu'ils existent, ils peuvent s'opposer au congrès, d'où résulte l'impuissance; ou bien ces vices de conformation, sans empêcher la copulation, sont cause que l'impré-

(1) A la côte de Malabar, on voit des femmes mariées dès huit à neuf ans, et devenir mères peu après. (*Dellon, Voyages aux Indes.*)

Les femmes au Caire sont réglées de neuf à dix ans. (*M. Des Genettes, hist. méd. de l'armée d'Orient.*)

On voit en Irlande des femmes devenir mère à soixante ans. (*Boate, of Ireland.*)

Plater, in suis quest. med. prat. cent. port., n.º 38, rapporte que son aïeul eut un fils à cent ans, aux noces duquel il put encore assister.

gnation ne peut avoir lieu. On peut les rencontrer dans l'un et l'autre sexe ; de là la nécessité de les étudier en particulier dans l'homme et dans la femme.

Dans l'homme.

Les vices de conformation , chez l'homme , peuvent empêcher le congrès ou bien n'y mettre nul obstacle.

Parmi les premiers , on range l'absence totale de la verge , soit congéniale , soit par suite d'une opération chirurgicale ; la grosseur relative de cet organe : c'est ainsi que la coïtion était physiquement impossible chez cet homme dont parle *Fabrice de Hilden* , qui avait le membre viril de la grosseur d'un nouveau-né ; la bifurcation ou la duplicité du pénis , comme on en trouve des exemples dans *Schenk* (1), *Veikard* et *Baldinger* : M. *Marc* dit également en avoir vu un cas , en 1789 , à Iéna (2). L'impuissance résultant d'une telle difformité de cet organe n'est souvent que relative aux dimensions des parties génitales de la femme et à l'angle formé par la bifurcation. En effet , un pénis ainsi conformé , qui ne pourrait être introduit chez une vierge , pénétrerait peut-être aisément , et serait capable de se loger en entier dans le vagin très-ample de quelques concubines ; ou bien certaines positions pourraient favoriser l'intromission de l'une de ses divisions.

La direction vicieuse que peut affecter le membre viril , soit congénialement , soit accidentellement , devient cause d'impuissance , lorsqu'il décrit des courbes dont la convexité est dirigée fortement vers le pubis ou vers la ligne médiane du scrotum. *Lapeyronie* (3) en donne plusieurs exemples qui étaient dus à des tumeurs dures situées dans différens points des corps caverneux : dans ce dernier

(1) Liv. 4 , observ. 8.

(2) Dictionnaire des sciences médicales.

(3) Mémoires de l'académie royale de chirurgie , t. 1 , p. 430.

cas, le vice de conformation disparaît avec la maladie qui lui a donné naissance ; il en est de même lorsque la verge doit sa rétraction à la présence d'un calcul dans la vessie.

Les hernies considérables et irréductibles qui , par les tiraillemens qu'elles exercent sur la peau du pénis , font entièrement disparaître cet organe , sont également des causes d'impuissance.

Au nombre des vices de conformation qui , sans nuire à la copulation , produisent cependant la stérilité , je rangerai les cas suivans.

L'urètre dévie quelquefois de sa direction et de son étendue naturelle : c'est ainsi qu'on le voit s'ouvrir à la base du pénis et au périnée. Dans ces cas, la conception ne peut avoir lieu , parce qu'il n'y a aucune intromission de semence dans les organes génitaux de la femme. Il n'en est pas de même de plusieurs hypospadias et épispadias , qui ne sont pas des obstacles parfaits à l'imprégnation , quoique la semence ne puisse être lancée contre l'orifice de la matrice. *Franck* (1) a vu un hypospadias qui s'est transmis jusqu'à la troisième génération. *Morgagni* (2), *Sabatier*, *Petit-Radel* (3), MM. *Bry* (4) et *Richerand* (5), rapportent beaucoup d'exemples où , malgré une telle disposition , des individus sont devenus pères. On peut également citer des faits nombreux où l'épanchement du sperme aux parties externes de la génération a suffi pour rendre mères certaines femmes qui en ont fourni la preuve au terme de l'accouchement , en présentant tous les signes les moins équivoques de la virginité (6). N'est-il pas démontré qu'au moment du plaisir

(1) De curandis hominum morb., lib. 6 , p. 313.

(2) De Sedibus et Causis morborum, epist. 46.

(3) Encyclopédie méthodique, chirurgie.

(4) Bulletin de la Société de médecine de Paris.

(5) Nosographie chirurgicale, t. 4, p. 337.

(6) *Baudelocque*, Art des accouchemens, t. I.

vénérien tous les organes internes sont doués d'une force de succion plus ou moins grande (1) ?

Les individus atteints de phimosis naturel peuvent bien, quoique avec difficulté, se débarrasser de leur urine ; mais lorsque le pénis prend le volume qu'il doit avoir lors de l'érection, la compression qu'exerce le prépuce est tellement prononcée, que non-seulement elle est accompagnée de vives douleurs, mais encore qu'elle est un obstacle réel à l'émission de la liqueur séminale. C'est par la même raison que l'adhérence du prépuce au gland peut devenir une cause semblable de stérilité relative, qu'une opération de chirurgie peut faire disparaître.

(1) Etant admis que le sperme de l'homme n'est que le conducteur d'un fluide vivificateur, cette liqueur, étendue dans un véhicule quelconque, ne conserve-t-elle plus de sa vertu prolifique, surtout si l'espace de temps qui s'est écoulé depuis sa mixtion n'a pas été assez long pour permettre à celle-ci de se décomposer entièrement, ou du moins de laisser échapper toute sa partie volatile ? Ne pourrait-on pas répondre par l'affirmative, en supposant toutefois que la femme se trouve dans une excitation convenable, et qu'elle a pu introduire dans ses parties une portion de liquide imprégnée de semence ? Ne savons-nous pas, et *Spallanzani* ne l'a-t-il pas démontré, qu'une grande quantité d'œufs de poissons ou de reptiles sont fécondés par la médiation de l'eau ; que, par le moyen de l'air, des végétaux le sont à des distances considérables : pourquoi, dans certaines circonstances, n'en serait-il pas ainsi de l'espèce humaine ? Les exemples assez nombreux rapportés dans les œuvres des *Averroës*, des *Amatus*, des *Lusitanus*, des *Delrio*, doivent-ils entièrement être révoqués en doute ? Doit-on regarder comme une fable l'histoire de cette nouvelle Sémélé dont parle *Schenkius*, qui devint enceinte en entrant dans un bain où plusieurs hommes venaient de se polluer. *Tavernier* rapporte que les Persanes vont chercher les eaux qui sont au-dessous des bains des hommes, qu'elles les traversent plusieurs fois comme un remède contre la stérilité. Je me plais à croire que nos médecins légistes n'ont rejeté bien loin l'authenticité de ces faits que dans la crainte de voir renouveler les arrêts de ces cours souveraines qui confirmaient la possibilité de la conception d'une chaste épouse par l'effet seul de son imagination sans le secours de son mari.

La dyspermase peut également dépendre de la débilité des parois membraneuses des vésicules séminales , de l'atonie ou de la paralysie des muscles ischio-caverneux et releveurs de l'anüs , de l'engorgement squirrheux considérable de la prostate ; ou bien elle est simplement l'effet d'un excès de tension dans le pénis , et de spasme de l'urètre. Tel est le cas où se trouvait ce noble vénitien (Gazette de santé , 1785) qui ne put devenir père que lorsque le docteur *Cockburn* en eut enlevé la cause par un régime rafraîchissant , qu'il seconda par de légères évacuations et quelques saignées.

Si la squirrhosité , l'atrophie ou l'absence des testicules sont des causes de stérilité absolue , ils ne sont pas toujours accompagnés d'impuissance. On a vu des eunuques assez portés aux plaisirs de l'amour pour rechercher le mariage (1) , ce qui a même provoqué contre eux les canons de l'église pour leur interdire ce sacrement. Plusieurs auteurs ont rapporté , d'après *Cabrole* , cet exemple d'un soldat que le duc de Montmorenci fit pendre en 1546 pour avoir fait violence à une jeune fille : l'autopsie cadavérique n'avait démontré dans ce dernier aucune trace de testicules. S'il est vrai , comme paraît l'avoir démontré le docteur *Gall* , que le cervelet ait une influence directe sur les organes de la génération , il est hors de doute que , lorsque celui-ci aura acquis un certain degré de développement , il pourra encore suffisamment exciter les organes des eunuques pour les porter à l'acte vénérien ; mais , comme il est prouvé que le cervelet ne prend son grand accroissement que vers le temps de la puberté , qu'il est constant que la réaction des testicules influe spécialement sur cet accroissement , il s'ensuit que , si la castration a lieu dès l'enfance , le cervelet reste presque toujours dans le même état , et qu'en conséquence il ne peut produire qu'une

(1) De eunuchis communissima opinio est , neque à quodam quod sciam controversa , quod ad generationem sint omninò inhabiles , unde prohibentur matrimonium contrahere , licet aliquandò coeant , et humiditatem quamdam in coïtu excernant. (*Sanchez* , ex canoniticis.)

faible influence nerveuse : de sorte que ce que je viens de dire des castrats ne peut s'appliquer qu'à ceux qui le sont devenus après l'époque de la puberté.

La longueur du pénis a été regardée comme pouvant devenir cause de stérilité ; parce que , si l'homme qui en est pourvu n'apporte pas une retenue convenable dans son intromission , il va frapper le col de l'utérus , le froisse , le contond , d'où il résulte une impression violente qui , en même temps qu'elle met un obstacle à la fécondation , peut occasionner des accidens graves , tels qu'une inflammation , une perte , une sensibilité extraordinaire. *Zacchias* cite le fait d'une courtisane romaine qu'une semblable conformation de la part de son amant faisait chaque fois tomber en syncope.

S'il arrivait que l'épididyme fût obstrué , ainsi que les canaux déférens ; si les vésicules étaient affectés de suppuration , il en résulterait une stérilité absolue.

Dans la femme.

Chez la femme les vices de conformation sont très-nombreux , et doivent être distingués , comme chez l'homme , en ceux qui mettent un obstacle au congrès , et en ceux qui nuisent seulement à l'imprégnation.

Les premiers sont curables ou incurables ; ils dépendent de l'absence de quelques parties importantes , ou bien ils sont innés ou accidentels.

Les seconds sont également curables ou incurables : parmi ceux-ci il en est de tellement cachés , que souvent il n'est possible de les reconnaître que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier.

1.º Vices de conformation empêchant le congrès , mais curables.

Les grandes lèvres , ainsi que les nymphes , naturellement ou à la suite de maladie , offrent des adhérences dans un ou plusieurs

points de leur surface qui obturent en partie ou en totalité l'entrée du vagin. Dans ce cas, si la coalition n'est pas générale, le chirurgien peut, par les ressources de son art, enlever un tel obstacle.

On a vu l'orifice vaginal externe être fermé congénialement par l'hymen imperforé, ou bien l'être accidentellement par une membrane contre nature. Souvent les filles ne s'aperçoivent d'être affligées d'une telle incommodité qu'à l'époque de la première menstruation, ou lors des efforts impuissans d'un premier congrès. Le médecin consulté ne doit tenter aucune espèce de curation sans s'être assuré préalablement de l'existence du vagin. Il s'apercevra que l'occlusion de ce canal est due à la présence d'une membrane imperforée, si, au terme de la menstruation, la femme éprouve des coliques qui aillent en augmentant chaque mois; si elle offre une tumeur hypogastrique qui s'est accrue peu à peu de manière à simuler une grossesse; si enfin à l'absence des règles se joint une saillie dans le lieu correspondant à l'entrée du vagin, qui laisse apprécier la sensation d'un liquide. Dans une telle circonstance il n'est plus possible de méconnaître la cause des accidens, et il suffit, pour les faire disparaître, d'inciser crucialement la membrane, ou bien de commencer par la ponction avec le trois-quarts. On trouve dans les Commentaires de médecine d'Edimbourg, et dans le Journal de *Sédillot* (1), plusieurs cas de ce genre.

L'imperforation accidentelle peut être occasionnée par la réunion de l'hymen incisé ou rompu. Le Journal (2) de Médecine de MM. *Leroux* et *Corvisart* en fournit un exemple. On lit dans l'Encyclopédie méthodique l'histoire d'une femme qui, deux ans après son mariage, éprouva un gonflement de l'abdomen qui la fit croire enceinte: ses menstrues ayant reparu de nouveau pour la dernière fois, elle éprouva durant onze ans une multitude d'accidens qui de-

(1) Tom. 28, p. 184.

(2) Tom. 18, p. 189.

vaient en dépendre ; puis elle consulta M. *Delignon* , qui , ayant reconnu l'oblitération du vagin par l'hymen durci et attaché à toute sa circonférence , n'hésita point à pratiquer l'incision , qui laissa écouler près de quatre livres d'un sang épais et non corrompu.

On trouve dans les œuvres de *Morgagni* plusieurs exemples où l'étroitesse du vagin était un obstacle invincible pour la copulation. *Bénévoli* eut à traiter une femme dont le vagin n'était pas plus large , dans toute son étendue , qu'une plume à écrire (1). Une jeune fille était si étroite , que les gens de l'art avaient regardé la copulation comme impraticable ; cependant , après onze ans de mariage , elle devint enceinte sans que le canal se fût élargi : vers le cinquième mois de la grossesse , le vagin commença à se dilater , et vers la fin , il prit les dimensions capables de permettre la sortie de l'enfant (2). C'est encore à un vice de conformation de ce genre que la Pucelle d'Orléans dut , au milieu des camps , l'avantage de conserver sa virginité. D'après le rapport des deux médecins qui furent chargés de la visiter par ordre du roi d'Angleterre et du comte de Warwick , elle fut trouvée si étroite , qu'elle n'aurait pu supporter les embrassemens de l'homme le moins bien partagé (3).

Lorsqu'une femme présente une telle disposition , on peut rendre au vagin une dimension convenable , en faisant , à l'instar de *Bénévoli* , usage de bains émolliens , d'injections , et en introduisant des pessaires , dont on augmente graduellement le volume.

Si le clitoris a causé des méprises à certains hommes ignorans ou étrangers à notre art qui avaient à prononcer sur la nature des sexes , il est arrivé quelquefois qu'il a été un obstacle à la copulation. On a vu cet organe , chez quelques sujets , prendre un accroissement et un volume semblables au plus fort pénis ; soit qu'un goût dépravé ou un attouchement trop souvent répété en

(1) Comment. in aphor. *Boerhaave* , §. 1290.

(2) Mémoires de l'académie des sciences de Paris , 1712.

(3) *Vénétte* , de la génération , t. 2 , p. 43.

ait provoqué le développement , soit qu'il ait été l'effet d'une de ces monstruosité que produit de temps à autre la nature. Quoi qu'il en soit , lorsqu'il affecte des directions telles , qu'au moment de l'érection il rende l'introduction de la verge difficile et douloureuse pour l'homme et la femme , ou qu'il empêche l'union des sexes , le seul moyen de rendre à la femme tous ses droits est d'en faire la résection. Pour cela , on aura recours au bistouri ou aux ciseaux , de préférence au feu et à la ligature , qui peuvent développer une inflammation dans les parties adjacentes , douées d'une extrême sensibilité.

2.^o *Vices de conformation empêchant le congrès , mais incurables.*

On a vu le vagin manquer entièrement. En 1734 (1) , un chirurgien , nommé *Dejours* , fut appelé pour visiter une femme de Paris qui n'offrait aucun indice de vagin. L'opération ayant été résolue , le chirurgien enfonça le scalpel à la profondeur de deux travers de doigts ; mais , au lieu du vide qu'il pensait rencontrer , il ne trouva que des chairs très-résistantes ; et , sans aller plus loin , il se contenta d'entretenir la plaie dilatée au moyen de tentes de charpie. Par ce moyen , cette ouverture subsista jusqu'en 1744 , époque de la mort de cette femme. L'autopsie cadavérique fit voir le vagin et la matrice ne formant qu'une substance compacte sans cavité.

Cet organe peut encore s'ouvrir dans la vessie ou dans le rectum , comme *Maret* de Dijon en cite des exemples. Une telle conformation n'est pas toujours une cause de stérilité , puisque l'introduction du pénis par l'urètre , par l'anüs , peut amener la conception. On trouve dans un journal de médecine , publié à Orléans par M. *Latour* , l'histoire d'un paysan qui , ayant mal interprété

(1) *Causes célèbres*, t. 7 et 10, 20.^o cause.

une expression métaphorique échappée à son curé, qui attribuait la stérilité de son mariage à ce qu'il n'était pas dans la bonne voie, fut assez simple pour substituer l'urètre au vagin ; il vint à bout de son entreprise, à l'aide d'une dilatation progressive opérée par plusieurs moyens mécaniques. *Louis* (1) rapporte qu'une fille accoucha à terme d'un enfant par l'anus. *M. Gardien* (2) donne l'histoire d'un soldat qui mourut, dans un hôpital militaire, d'une tumeur considérable qu'il portait dans l'abdomen. A l'ouverture cadavérique, on fut extrêmement surpris de trouver un enfant renfermé dans une matrice qui s'ouvrait dans le rectum. *M. Marc* a consigné dans le Dictionnaire des sciences médicales, d'après un procès-verbal signé d'un commissaire de police de Turin, qui servait d'enveloppe à des plantes de l'herbier du professeur *Schewegger*, le fait curieux d'une jeune Piémontaise conduite à l'hôpital d'accouchement pendant les douleurs de la parturition. La sage-femme, ne trouvant pas le vagin, reconnaît une tumeur volumineuse à l'endroit correspondant. Dans son embarras, elle fait appeler le professeur *Rossi*, qui croit distinguer la tête de l'enfant à-travers la tumeur qu'il incise, et l'accouchement eut lieu. Pressée de dire comment elle avait pu concevoir, elle déclara que son mari n'ayant pas trouvé ce qu'il désirait, avait suivi une route opposée.

Lorsqu'à la suite de l'inflammation du vagin la coalition existe dans toute l'étendue de ses parois, il serait dangereux d'entreprendre une opération pour disséquer les lames agglutinées, parce que, comme l'observe *Morgagni*, on courrait le risque d'ouvrir la vessie, l'urètre, le rectum, et de donner naissance à des hémorrhagies graves.

On doit mettre encore au nombre des causes de stérilité absolue le renversement et la chute de matrice, lorsqu'ils sont irréduc-

(1) De partium externarum generationi inservientium in mulieribus, naturali vitiosa et morbosâ dispositione.

(2) Traité des accouchemens, t. I.

tibles. On a cependant vu, dans un cas du dernier genre un mari parvenir à dilater l'orifice de cet organe, y introduire le gland, et consommer l'acte de la génération (1).

2.^o *Vices de conformation qui ne mettent pas obstacle au congrès.*

Les vices de conformation qui ne s'opposent point au rapprochement des sexes sont extrêmement nombreux, et sont presque toujours la source de stérilité absolue. Le médecin légiste ne peut que dans un petit nombre de circonstances porter un jugement certain sur leur existence; et souvent même ce n'est qu'à l'ouverture du cadavre qu'il se procure des renseignemens positifs. Je les distinguerai en ceux qui dépendent de l'absence de quelques organes, et en ceux qui sont originels ou la suite d'une maladie.

Parmi les premiers je rangerai l'absence de la matrice. *Colombus* rapporte qu'une femme, qui éprouvait de grandes douleurs chaque fois qu'elle se livrait aux jouissances de l'amour (*coibat autem sæpè*), ne présenta à l'ouverture de son cadavre qu'un petit bourrelet à l'extrémité du canal vaginal. Le docteur *Caillot* en fournit également un exemple, d'après *M. Boyer*. *M. Chaussier* a montré, à l'Ecole de médecine, en 1818, dans une de ses leçons physiologiques, les parties de la génération d'une fille chez laquelle l'utérus manquait entièrement, ainsi que la plus grande partie du vagin; les reins étaient placés à la partie antérieure de la colonne vertébrale; les ovaires y tenaient par le moyen d'un repli péritonéal: on observait encore quelques vestiges des trompes utérines. Le même professeur raconta à cette occasion l'histoire d'une femme qui survécut à une amputation de matrice qu'un chirurgien de sa connaissance avait prise pour une tumeur polypense. *Sabatier* (2) cite, d'après *Vieussens*, un fait à peu près semblable. Dans ces différens

(1) *M. Richerand*, Nosographie chirurg., t. 4.

(2) Médecine perf., t. 1, p. 386.

cas, on peut s'assurer de l'absence de la matrice, en introduisant, d'une part, une algalie dans la vessie, et de l'autre l'indicateur dans le rectum. L'indice sera certain, si on ne peut, dans aucun sens, rencontrer un corps volumineux entre le doigt et la sonde. La conception ne pourrait-elle avoir lieu sans la présence de l'utérus, en supposant toutefois l'existence des ovaires, et leur communication au vagin par le moyen des trompes? Quoique je n'en connaisse pas d'observations, les exemples de femmes chez lesquelles on a vu se développer le fœtus dans l'ovaire, dans les trompes et dans le vagin, seraient suffisans pour en faire admettre la possibilité.

On a vu quelquefois les ovaires manquer originellement, comme dans l'observation de *Colombus*. *Morgagni* cite également une fille qui n'en présenta aucun vestige; ou bien les femmes peuvent en être privées accidentellement, ou à la suite d'une opération. *Pott* assure qu'un chirurgien les enleva dans une opération de hernie épiplocèle. *Zacchias* affirme que l'extirpation des ovaires était tentée de son temps; et *Vénète* nous raconte qu'Andromasis, roi des Lydiens, faisait pratiquer la castration sur de jeunes filles pour en faire des eunuques.

Les ovaires existans, les trompes utérines manquent, comme dans l'exemple déjà cité de M. *Chaussier*; ou bien ils peuvent être oblitérés, soit par des tumeurs et des corps étrangers, soit par l'agglutination partielle ou générale de leurs parois à la suite d'inflammation, surtout de celle qui est consécutive à l'avortement et à la parturition laborieuse. Sans doute que c'est à cette cause que tant de femmes doivent l'impossibilité de redevenir mères: de là l'importance des précautions que doivent avoir les nouvelles accouchées pour prévenir un semblable accident. Cette oblitération ne serait qu'un faible inconvénient, si elle ne frappait que l'une des deux trompes, parce qu'il est bien démontré par plusieurs faits que des femmes pourvues d'une seule trompe, comme d'un seul ovaire, ont pu devenir plusieurs fois mères, même d'enfans de l'un et de l'autre sexe; ce

qui renverse évidemment le système de ceux qui prétendent qu'en affectant telle ou telle position dans l'acte vénérien pour féconder à leur volonté l'ovaire droit ou gauche, ils peuvent à leur gré procréer des enfans mâles ou femelles.

On a mis encore au nombre des causes de stérilité le peu de développement des artères spermatiques et l'exiguïté des rameaux qui peuvent les remplacer, parce que les ovules, ne recevant pas assez de nourriture, ne prenaient pas le développement convenable pour être en état de recevoir le fluide fécondateur. Quelque probable que cela soit ainsi, serait-on en droit d'absoudre du crime d'infanticide cette femme qui fut exécutée en 1664, et qui, au rapport de *Kerkringius*, ne présenta à la place des artères spermatiques que des petits rameaux de l'artère hypogastrique.

La stérilité peut-elle aussi être attribuée à l'absence des veines spermatiques, ou plutôt, peut-on croire qu'un organe pourvu d'artères soit entièrement privé de veines; et doit-on affirmer, avec l'auteur que je viens de citer, que c'est à cette cause qu'est due la vacuité de cette autre femme, chez laquelle il ne put découvrir aucune trace de veines spermatiques. La petitesse de ces dernières n'a-t-elle pu mettre en défaut l'observation de ce médecin?

La matrice est quelquefois conformée de telle manière, que la conception ne saurait avoir lieu. On l'a vue réduite à une masse compacte, sans orifice, ni cavité; *Littre* (1) et *Ruysch* (2) ont observé l'imperforation du col à l'ouverture des cadavres de femmes qui avaient été stériles. De tels exemples sont peu nombreux, et il est difficile d'en constater l'existence pendant la vie, surtout si l'occlusion se rencontre à l'orifice de la paroi interne. Dans une telle conformation, si le sang menstruel y est appelé par un certain état d'éréthisme, il doit amener les mêmes accidens que ceux que j'ai dit avoir lieu lorsque le vagin est obturé. Pour y remédier, *Lassus*

(1) Mémoires de l'académie des sciences, an 1704.

(2) Thesaur. 6, p. 45, n.º 85.

conseille de porter un pharyngotome dans le sillon transversal du col de l'utérus , et de faire une incision que l'on agrandit avec un bistouri droit boutonné. On calme les douleurs qui en sont la suite en multipliant les injections émollientes , et en faisant usage des bains de siège.

Outre les différens cas que je viens d'énumérer , on doit regarder comme devant être cause de stérilité les différentes maladies des ovaires ; l'épaississement de leur membrane externe qui peut nuire à la pénétration du sperme , ou du moins qui doit être un obstacle au déplacement de l'ovule ; la direction vicieuse des trompes utérines , comme dans une femme stérile chez laquelle *M. Richerand* (1) trouva les extrémités frangées , adhérentes aux parties latérales du détroit supérieur du bassin ; diverses positions insolites de l'utérus , etc. , etc. La mobilité extrême de cet organe , qui tient à sa forme , à la laxité de ses liens et à ses rapports avec les parties voisines , le prédispose à l'antéversion et à la rétroversion. Mais de tels déplacemens ne sont que momentanés , parce qu'ils ne peuvent subsister long-temps sans amener des dispositions morbifiques.

§. III. *Les produits à fournir par l'un et l'autre sexe doivent être suffisamment élaborés.*

Non-seulement le germe doit présenter un certain développement , pour être en état de recevoir le fluide fécondateur et s'en imprégner ; mais il faut encore que ce fluide lui-même soit suffisamment élaboré , et qu'il ne soit pas accompagné de quelque virus qui puisse le neutraliser. Que d'efforts pénibles et souvent infructueux n'est-on pas obligé de faire pour remonter à ces causes perturbatrices , pour en déterminer l'existence et en constater la nature ! Ici , comme dans un grand nombre d'autres points de méde-

(1) *Physiol.* , t. 2 , p. 105.

cine, il reste beaucoup à faire pour éclairer le diagnostic du médecin, qui, trop souvent, est obligé de se perdre dans le vague des suppositions et des probabilités.

Toutes les fois que l'influx nerveux qu'exerce le cervelet sur les organes sécréteurs est porté à l'excès ou n'agit que faiblement, il en résulte chez l'homme que le sperme est mal élaboré, et chez la femme que les ovules ne prennent pas un accroissement convenable. C'est ainsi qu'on l'observe dans la cachexie scorbutique, l'anasarque, l'ascite confirmée, à la suite de l'abus des plaisirs de Vénus. Et ne voit-on pas tous les jours de jeunes époux dont la fougue de leur passion épuise bientôt la faculté génératrice, ou bien les met dans un état continuel d'orgasme qui va jusqu'au satyriasis chez le mâle, et jusqu'à la nymphomanie chez la femme? N'est-ce pas à un excès dans l'exercice des organes génitaux de ces courtisanes mercenaires qu'est due l'inaction des ovaires et l'atonie des trompes et de l'utérus, qui ne s'ouvre plus pour aspirer la liqueur fécondante.

Le défaut de menstruation n'est pas toujours un signe de stérilité, puisqu'on a vu des femmes qui ont conçu sans avoir été réglées; mais il le devient lorsqu'il résulte d'une lésion quelconque du cervelet. Une femme de Paris, de ma connaissance, fit, à l'âge de vingt ans, une chute sur la partie postérieure de la tête; ses évacuations menstruelles se sont supprimées, et depuis dix ans maintes consultations de médecins célèbres n'ont pu rendre à cette femme ni le retour de ses règles ni le bonheur de devenir mère. M. *Mestivier* (1) dit avoir connu un officier du général Kléber qui ne put féconder une jeune épouse depuis un coup de feu qu'il reçut à la tempe et qui fractura l'apophyse mastoïde. Le docteur *Gall*, dans ses cours publics, cite une infinité de faits où des lésions du cervelet ont produit des accidens à peu près semblables (2).

(1) Paris, thèse, an 11.

(2) *Hippocrate* avait déjà observé que certaines plaies de tête et certaines sai-

Je rapporterai aux troubles des fonctions de cet organe la stérilité de ces femmes crédules et superstitieuses dont l'imagination avait été frappée par de prétendus maléfices , sortilèges , enchantemens , etc. Différentes affections de l'âme peuvent encore suspendre la faculté génératrice , tels que l'aversion , le mépris pour une femme laide ou un homme dégoûtant , la crainte de quelques maladies , etc.

Les vieux libertins , ruinés par l'excès des plaisirs , les gens de lettres usés par des méditations profondes , sont généralement ineptes à la reproduction ; sans doute parce que leurs organes affaiblis , capables encore de sécréter une espèce de mucosité , ne sont plus en état de séparer le fluide vital. On observe le même résultat chez les hommes qui ont fait un long exercice du cheval , tels furent les Scythes , dont *Hippocrate* nous a transmis une histoire médicale , qu'une longue équitation rendait très-souvent stériles et inhabiles au devoir conjugal.

La cure de l'hydrocèle par injection provoquant l'adhérence des parois internes de la membrane séreuse , le testicule devient gêné dans ses mouvemens , de telle sorte que l'ébranlement (si nécessaire à la sécrétion de la semence) que lui imprime le crémaster étant faiblement ressenti , l'élaboration de la liqueur spermatique ne se fait qu'imparfaitement.

Le virus siphilitique , dans une infinité de circonstances , doit être regardé comme cause temporaire de stérilité ; une pratique très-étendue de la médecine dans Paris en a fourni des observations nombreuses à M. *Richerand*. Et je puis moi-même y joindre l'exemple d'un jeune peintre qui , marié depuis quatre années , n'a dû l'avantage de devenir père qu'à la suite d'un traitement méthodique par le deuto-chlorure de mercure ,

gnées de cet organe produisaient l'impuissance. Venæ autem retrò aures sunt , quas si quis secet , sterilitatem inferat his quibus secantur : quare id etiam ipsis ex earum incisione accidere certum est. (De morb. mul.)

La stérilité peut-elle dépendre de l'ingestion de quelques substances ? Je répondrai par l'affirmative pour tous les médicamens ou poisons qui peuvent débilitier nos organes et intervertir les fonctions ; mais je ne l'attribuerai point , avec *Pythagore* et *Apolonius*, à l'usage des fèves , et je mettrai au rang des erreurs populaires ce qu'on a dit de l'huile de jayet , de l'émétique , du camphre , du nître , du saphir , de l'os du cœur de cerf , etc.

La plupart de ces causes de stérilité n'étant que relatives , il est souvent possible d'y remédier. C'est ainsi que l'on combat avec succès l'atonie des organes générateurs par une nourriture succulente , des potions toniques et aphrodisiaques. On retirera la femme de son apathie en réveillant ses sens par des discours voluptueux , par des tableaux lascifs : c'est en suivant un tel procédé qu'un charlatan anglais s'était acquis une très-grande réputation ; il rendait féconds les époux stériles qui consentaient à établir leur couche nuptiale dans un lieu où il avait réuni tout ce qui était capable de réveiller l'imagination et de porter au plaisir.

Aux époux trop vigoureux on doit prescrire la tempérance , les délayans , la laitue , l'agnus-castus , etc. ; le libertin doit renoncer à ses désordres , l'homme de cabinet quitter l'étude ; l'un et l'autre doivent user d'un régime restaurant , se livrer à l'exercice , qui , en distrayant leur imagination , puisse contribuer à fortifier leur corps , tels que la chasse , la pêche , etc.

§. IV. *Harmonie entre l'homme et la femme.*

La soif de l'or ou les convenances du rang et des honneurs , engageant sous les lois du mariage une infinité d'individus qui n'ont entre eux ni sympathie d'instinct , ni harmonie du physique et du moral , il en résulte pour l'ordinaire une stérilité relative , qui à la vérité diminue de jour en jour par les infractions que les époux se permettent de faire aux promesses de fidélité.

La nature se plaît dans les contrastes ; il semble même qu'elle

ne peut réunir deux individus d'une similitude parfaite sans quelque inconvénient. L'auteur des *Études de la nature*, qui avait senti cette vérité, était persuadé qu'en fait d'amour nous devons toujours rencontrer l'objet de notre convenance dans la personne dont le portrait physique et moral serait opposé au nôtre. Sans avoir besoin, pour y parvenir, de se livrer à de pareilles recherches, l'homme trouve en lui un instinct secret qui fait que telle femme lui plaît au premier abord, et qu'il a pour telle autre, sans raison connue, un éloignement marqué. C'est ainsi qu'on voit les hommes grands rechercher les petites femmes, les grandes femmes s'unir à de petits hommes, le brun couriser la blonde, et cette brune piquante s'abandonner à ces pâles et langoureux Narcisses. N'est-ce pas encore à cette loi des contrastes que ces hommes petits et laids doivent le bonheur de captiver ces femmes jolies qui font le désespoir de tant de beaux garçons. C'est par ce défaut d'harmonie que César-Auguste fut privé d'enfans avec Livie, qui put donner le jour à Tibère et à Drusus dans ses secondes noces avec Tibère-Néron. Nous lisons dans *Boërhaave* qu'un prince français qui vivait depuis longtemps avec sa femme sans obtenir de progéniture, fit prononcer son divorce; et que, s'étant remarié, et l'épouse qu'il avait délaissée en ayant fait autant, ils obtinrent l'un et l'autre une nombreuse postérité. Il n'est personne qui, vivant au milieu de la société, n'ait d'observation qui lui soit particulière de femmes qui, long-temps stériles avec tel individu, ont été ensuite fécondées par tel autre. Les tempéramens changeant avec les années, il peut cependant arriver, que des époux, stériles depuis dix ou douze ans, plus ou moins, entrent en harmonie et obtiennent des enfans : Catherine de Médicis et Henri, Abraham et Sara, Rachel et Jacob, en offrent des exemples.

On m'objectera sans doute qu'on a vu dans des circonstances malheureuses des femmes devenir enceintes après avoir essuyé les embrassemens de ces Cosaques furieux qu'elles avaient en horreur. Mais qui me répondra que telle qui a commencé avec haine

a fini sans courroux , lorsque le plaisir subjugué la volonté ? Nous avons d'ailleurs en nous deux modes de sensibilité , dont l'une n'est pas toujours sous l'influence de l'autre ; et qui sait si ce barbare n'offrait pas un exemple parfait de ce contraste qui produit la fécondité.

Nulle part les effets des contrastes ne sont plus manifestes que dans les unions si prolifiques des blancs avec les nègres ; et si ces femmes que les Latins nommaient *viragines* sont constamment stériles , c'est que , s'éloignant du caractère distinctif de leur sexe , elles se rapprochent trop de notre constitution et cessent par là d'être en harmonie avec nous.

§. V. *Les parties qui livrent passage au sperme et reçoivent l'embryon doivent jouir d'un état de santé convenable.*

Ce n'est pas assez que les ovaires soient suffisamment excités par l'influx nerveux , il faut encore que l'utérus jouisse d'un certain état de santé et d'une excitabilité particulière. Mais à quels signes reconnaître qu'une femme possède parfaitement cet avantage ? Devra-t-on la soumettre à l'épreuve conseillée par *Hippocrate* , qui prétendait qu'une personne féconde devait rendre par la bouche et les narines l'odeur des fumigations aromatiques placées sous ses vêtemens , ou bien chercherons-nous à savoir si son urine arrête la germination des céréales ?... Une telle erreur attribuée au père de la médecine tombe d'elle-même , et n'a pas besoin de réfutation. J'aime mieux regarder avec lui comme stériles celles qui ont le teint pâle et décoloré , le clitoris insensible , le sein à peine développé , le pénil entièrement privé de poils (*Sterilitatem mulieris attestantem pili in pube cæterisque locis consuetis nulli aut rari et pauci. Hipp.*) ; celles qui sont d'une constitution très-lymphatique , froide et humide (*Quæ perhumidos habent uteros , non concipiunt. Hipp.*) ; celles dont les organes sont affaiblis par des pertes blanches abondantes , par des règles immodérées (*Et si*

mulier multos menses dimittit sterilis fit. Hipp. de sterilitate); celles enfin qui sont tourmentées par des ulcères , des cancers , etc. (*Sterilis evadet ubi magna ulcera fuerint quæ in utero facta sunt. Hipp. de morbis mulierum*).

Je sais qu'on ne manque pas d'exemples où , malgré de telles affections , des femmes ont pu concevoir ; mais des exceptions ne peuvent infirmer une règle. L'excès d'embonpoint entraînant après lui une débilité générale , l'utérus participe à cette cachexie adipeuse , et celles qui en sont affectées ne conçoivent que très-rarement pour cette raison , et non pas , comme le croyait *Hippocrate* , parce que l'épiploon comprime l'orifice de la matrice , ce qu'il n'est guère possible d'expliquer. Un tempérament trop maigre et nerveux n'est pas plus favorable à la reproduction que celui qui appartient à l'obésité.

Il est une autre disposition malade qui amène constamment avec elle la stérilité : je veux parler de cet état dépendant de la pléthore et d'une certaine irritabilité de l'utérus , que le vieillard de *Cos* désignait par ces paroles , *quæ plus æquo siccos et immodicè calidos habent uteros , alimenti namque inopiâ semen corrumpitur*. La menstruation est suspendue chez les femmes qui en sont affectées ; et il se forme chez elles , comme l'observe *M. Chaussier* , une membrane couenneuse qui , tapissant toute la paroi interne de la matrice , bouche l'orifice des trompes , et met le sperme dans l'impossibilité d'arriver jusqu'à l'ovaire. Il n'est pas rare , après la cessation des règles , et lorsqu'elles viennent à reparaitre , de voir cet organe expulser des lambeaux de fausses membranes ; les médecins anglo-américains , *Deniès* et *Denman* (1) , ont fait plusieurs fois de semblables observations. On remédiera à cet état morbifique par un régime adoucissant , les bains , les saignées , etc.

Dans les autres cas , que je viens de passer en revue , on rétablira la fécondité en cherchant dans l'hygiène et la thérapeutique des

(1) *Medical repository* , 1808.

moyens capables de faire disparaître les causes qui y mettaient obstacle. C'est ainsi que ces femmes froides et humides deviendront aptes à la conception, en émigrant vers des latitudes plus méridionales ; ces écoulemens blancs cesseront d'être funestes à celles chez lesquelles on parviendra à redonner du ton à l'utérus. On devra chercher à amaigrir ces polysarques et avoir soin de ne les unir qu'à des époux d'un tempérament sec et bilieux ; enfin, on rendra l'embonpoint à celles d'une constitution trop maigre, et l'on diminuera l'ardeur de leur tempérament par un régime doux, anodin et nourrissant, et surtout en éloignant d'elles ce qui pourrait enflammer leur imagination, tels que les romans, les bals, les spectacles.

Hippocrate plaçait encore au rang des femmes stériles celles qui ne pouvaient conduire à terme le produit de la conception et avortaient sans le secours d'aucune cause occasionnelle. Les femmes qui portent cette disposition individuelle la doivent soit à une susceptibilité nerveuse immodérée, soit à une débilité considérable, ou enfin à un état pléthorique.

L'utérus, chez les femmes très-nerveuses, étant dans un spasme continu, ne peut se prêter à une extension convenable sans éprouver une irritation qui détermine sa contraction.

Des évacuations abondantes, des maladies, une diète sévère, en amenant une faiblesse générale (1), sont toujours causes d'avortement.

La pléthore locale de l'utérus produit également le même effet, parce que les ménorrhagies fréquentes qui en sont la suite entraînent avec elles l'embryon.

Dans le premier cas, les bains, les antispasmodiques, en faisant

(1) Dans les femmes de complexion pituiteuses et froides jusqu'à la cachexie, le placenta ne peut être fortement collé à la paroi interne de l'utérus, et l'humidité excessive de l'une et de l'autre fait qu'ils se séparent sans autre cause que le poids de l'un et de l'inertie de l'autre. (Note de *Delapaut*, dans sa traduction des lieux, des eaux, des airs.)

cesser l'irritabilité utérine , seront des moyens suffisans pour conduire à terme les femmes excessivement nerveuses ; dans le second , un régime analeptique , en redonnant du ton à la machine , éloignera la crainte de l'avortement ; dans le troisième , on ne doit pas redouter les saignées au bras lorsque la pléthore est générale , mais on la pratiquera avec modération lorsqu'il n'existe qu'une rigidité dans la matrice. Ces moyens devront être secondés par une prophylactique bien ordonnée ; il faudra craindre de s'exposer aux vicissitudes de l'atmosphère , éviter un air froid et humide , qui provoque les affections catarrhales , un air trop chaud et renfermé , qui devient débilitant. On devra fuir les effluves marécageux , s'éloigner du voisinage des tanneries et de tous les lieux infects ; enfin il sera bien d'entretenir la liberté du ventre , de proscrire les exercices immodérés et les veilles prolongées , et surtout de conserver le calme des facultés intellectuelles , sans lequel toute espèce de médication restera sans fruit.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente BOSQUILLON*).

I.

Quæ frigidos et densos habent uteros , non concipiunt ; neque quæ perhumidos habent , siquidem in ipsis geniturâ extinguitur : et quæ plus æquo siccis et immodicè calidos habent , alimenti namque inopiâ semen corrumpitur. At quæ ex utrisque moderatam nactæ sunt temperiem , eæ fecunditate valent. *Sect. 3, aph. 62.*

II.

Quæ præter naturam tenues abortiunt , utero non gerunt priusquam crassescant. *Ibid. , aph. 43.*

III.

Quæ mediocri corporis habitu præditæ , foetus bimestres aut trimestres , absque occasione manifestâ , abortione excludunt , neque præ pondere foetum continere possunt , sed ipse abrumpitur (iis uteri acetabula mucosis plena sunt). *Ibid. , aph. 44.*

IV.

Quæ præter naturam crassæ non concipiunt , iis omentum os uteri comprimit , neque priusquam extenuentur , prægnantes efficiuntur. *Ibid. , aph. 45.*

V.

Si mulier non concipit , scire autem volueris nûm conceptura sit , vestibis undique obvolutæ per inferna suffitum apponito : et si odor quidem ad nares et os usque , per corpus tibi pervadere videatur , ipsam non ex sese infecundam esse scito. *Ibid. , aph. 59.*